

L'homme décadent que Bennabi veut réformer, c'est l'homme déclinant que Nietzsche veut réveiller : «Je veux apprendre aux hommes le sens de leur existence qui est le surhomme», écrit ce dernier. Mais la foule le raille et se détourne de lui. Déçu, Zarathoustra quitte la ville et va se réfugier dans une forêt. En se réveillant le lendemain, il a changé de résolution : «Ce n'est pas à la foule que Zarathoustra doit parler mais à des compagnons... Des compagnons qui puissent moissonner avec lui, car chez lui tout est prêt pour la récolte... Entre l'aurore et l'aurore suivante, une vérité nouvelle m'est venue... Je ne veux plus désormais parler à la foule... C'est au créateur, au moissonneur que je veux me joindre...»

Dans le «Prologue», Bennabi s'adresse dans un style exalté à un compagnon, le «sèmeur», qu'il exhorte à planter le germe de la renaissance. Dans le livre de Nietzsche, Zarathoustra retourne à sa montagne et à sa solitude, «attendant tel un sèmeur qui a répandu sa semence... Son âme se remplit d'impatience et d'avidité pour ceux qu'il aimait : car il avait encore beaucoup à leur donner». Mais un matin il se réveille sur un rêve où il avait reçu un avertissement : ses ennemis ont détourné et travesti son message. La «nouvelle volonté» dont Nietzsche souhaite voir ses contemporains animés est la volonté de civilisation que Bennabi cherche à insuffler aux siens en leur proposant des valeurs nouvelles : l'efficacité, le sens collectif, la civilisation...

Dans le livre de Nietzsche, comme dans *Les conditions de la renaissance*, le «Prologue» est suivi de «discours» sur l'«éternel retour», autre désignation de ce que Bennabi appelle les cycles de civilisation, cette succession infinie de départs et de retours, d'apogées et de pérégrées, de grandeur et de décadence... L'idée d'«éternel retour» est le produit de l'influence exercée sur Nietzsche par un autre philosophe allemand, Goethe, qu'il revendique d'ailleurs comme l'un de ses «ancêtres»⁽¹⁸⁾. Chez Goethe, l'idée d'éternel retour est exprimée par la «loi de la systole-diastole» qui commande le fonctionnement de la Création comme elle régit les mouvements du cœur (contraction, décontraction). Goethe est aussi l'inventeur de la notion de «surhomme» (Übermensch). On a dit que *Zarathoustra* de Nietzsche était le fils du *Faust* de Goethe.

Si les deux prologues se ressemblent, il n'en va pas de même pour le reste. Faute d'objectifs historiques ou sociologiques précis, l'œuvre de Nietzsche a été jugée nihiliste, alors que l'œuvre de Bennabi est un ensemble d'indications destinées à des hommes en situation d'agir pour transformer leur état historique. Nietzsche et Bennabi ont en commun d'avoir été des penseurs qui ont révééré la transcendance, le dépassement de l'horizon borné, le «surhomme»... Tous deux

ont porté un immense dégoût de la petitesse, du déclin, de l'absence de volonté civilisationnelle, tous deux ont dénoncé la décadence incarnée chez l'un par le «philistin de la culture» et chez l'autre par le post-almohadien, tous deux ont raisonné en termes de civilisation, tous deux sont à la fois d'implacables procureurs et de tendres poètes.

Portés par le souffle de la grandeur, ils ont rêvé et proposé à leurs contemporains une autre philosophie de l'existence. Nietzsche a sombré dans la folie alors que Bennabi n'en a été sauvé que par la foi. Il semble que Nietzsche ait prédit son destin dès 1870 dans une lettre à Erwin Rohde où il dit : «Le malheur est que je n'ai pas de modèle et que je cours le risque de devenir pareil à un fou abandonné à lui-même.»

Le premier a été pessimiste jusqu'à s'abstraire de son temps, quand le second,

Portés par le souffle de la grandeur, ils ont rêvé et proposé à leurs contemporains une autre philosophie de l'existence. Nietzsche a sombré dans la folie alors que Bennabi n'en a été sauvé que par la foi. Il semble que Nietzsche ait prédit son destin dès 1870 dans une lettre à Erwin Rohde où il dit : «Le malheur est que je n'ai pas de modèle et que je cours le risque de devenir pareil à un fou abandonné à lui-même.»

malgré les vicissitudes qui ont jalonné sa vie, est resté «présent» dans son époque car il était mû par le sentiment d'avoir une mission à accomplir : témoigner. Il a été tenté par le suicide, mais s'en est détourné. Le premier était tendu par la volonté de puissance jusqu'à l'aliénation ; le second était porté par la volonté de renaissance jusqu'à l'obsession. Zarathoustra, parmi les hommes, c'était le déclin. Bennabi dans son époque, c'était une souffrance sans nom et sans fin.

Contrairement à ce que l'on est porté à croire, Nietzsche était préoccupé de religion. Son style est essentiellement allégorique et on pense même qu'il a emprunté à la *Bible de Luther*. Bennabi évoque à son propos dans un article «cette fraîcheur biblique qui n'existe dans le style d'aucun autre philosophe»⁽¹⁹⁾. Fils de pasteur, cet imprécateur était en fait dressé contre les valeurs chrétiennes dans lesquelles il voyait l'abaissement de l'homme et la négation de ses aspirations à une vie intense et libre. Sa haine pour le christianisme n'est pas un acte de défi, mais une protestation énergique ; il ne s'attaque pas à ses dogmes mais à sa morale, à la psychologie qu'il a instillée dans l'âme occidentale. Il était à la recherche d'un «Dieu inconnu» et, faute de l'avoir trouvé comme Goethe au contact de l'islam, il a

sombré dans la folie. Dans le livre le plus violent à l'égard du christianisme qu'il ait produit, Nietzsche écrit : «Quand l'islam méprise le christianisme, il a mille fois raison : l'islam présuppose des hommes... Le christianisme nous a privés de la moisson de la culture antique, plus tard il nous a encore privés de la moisson de la culture islamique.

La merveilleuse culture mauresque de l'Espagne, au fond plus proche de nous, plus éloquente pour l'esprit et la sensibilité que Rome et la Grèce, on l'a piétinée parce qu'elle devait sa naissance à des instincts d'homme, parce qu'elle disait oui à la vie et le disait avec les raffinements singuliers et précieux de la vie mauresque... Les croisés, par la suite, ont combattu quelque chose devant quoi il eut été plus séant qu'ils se prosternassent dans la poussière, une culture devant laquelle notre XIX^e siècle lui-même

ferait bien de se sentir très indigent, très tardif... “Guerre à outrance contre Rome ! Paix, amitié avec l'islam”. Tel fut le sentiment, telle fut l'action de ce grand esprit libre, le génie parmi les empereurs allemands, Frédéric II.»⁽²⁰⁾

Le style incantatoire imprègne de bout en bout l'œuvre de Nietzsche qui est convaincu que c'est par le chemin souterrain de son âme que l'homme peut être abordé si on envisage de provoquer en lui une métanoïa. Voulant l'atteindre dans ses profondeurs pour déposer en lui le ferment des nouvelles valeurs, il a privilégié les accents religieux qui seuls peuvent trouver la voie de la strate inconsciente de la psychologie humaine où se forment les idées primordiales, les archétypes, les motivations.

Nietzsche propose une nouvelle religion – la volonté de puissance – et emprunte les modes opératoires convenant à cet office : la révélation sensationnelle, la désignation de nouveaux impératifs, le prosélytisme... Etre prophète ne lui suffisant pas, il érige son œuvre en source «au-delà du bien et du mal» pour balayer les valeurs périmées et les remplacer par une haute religion – celle du surhomme — dont il se veut le prêtre ; c'est un anachorète en colère qui prescrit un impératif catégorique nouveau à son époque

pour l'amener à quitter le monde du bavardage stérile.

Nous retrouvons nettement chez Bennabi cet esprit de révolte et parfois cette attitude iconoclaste contre les valeurs dévitalisées aussi bien dans ses écrits publics que dans ses écrits inédits comme ce passage de ses *Mémoires* où il voue aux gémonies la prétendue «culture islamique» : «Dès lors, la culture d'al-Azhar et de la Zitouna, cette culture qui tue les consciences et les âmes, me fit horreur comme la pire calamité qui pût menacer le monde musulman. Depuis, la vie n'a cessé – hélas — de me fortifier dans cette conviction. Pour que l'islam vive ou ressuscite dans les consciences, il faut tuer ce qu'on appelle aujourd'hui la “culture musulmane”, cette culture qui empuantit les âmes, avilit les caractères, affadit les consciences, effémine les vertus. J'ai maintenant (Bennabi parle des années 37-38) plus que jamais cette conviction.» On reconnaît là les accents nietzschéens contre «ceux qui parlent d'espérances supraterrrestres, ces empoisonneurs... Ils ont quelque chose dont ils sont fiers. Comment le nomment-ils donc ce qui les rend si fiers ? Ils appellent ça la culture...».⁽²¹⁾

Khalil Gibran, Mohamed Iqbal et Bennabi ont emprunté à Nietzsche ses saisies fulgurantes, ses impulsions et ses raccourcis. Tous trois ont été marqués dans l'étape de leur éveil intellectuel par le courant vitaliste de la pensée allemande en général et la philosophie et le style de Nietzsche en particulier. Ils doivent à ce dernier leur ouverture à la conscience tragique et leur découverte de la psychologie faustienne. Le problème par lequel tous trois étaient habités, celui de l'arriération sociale du monde arabo-musulman et du despotisme qu'exerçait l'école traditionnelle sur la pensée, ils l'ont trouvé posé presque dans les mêmes termes dans les œuvres et l'état d'esprit de Fichte, Goethe et Nietzsche. Aussi partiront-ils tous trois en guerre contre l'abdication intellectuelle, transposant dans la pensée arabo-musulmane moderne le souffle, les images et les concepts de la philosophie allemande. Courageux, Iqbal écrit : «Il n'y a rien d'étonnant à ce que la jeune génération musulmane d'Asie et d'Afrique réclame une orientation nouvelle de sa foi. Avec la renaissance de l'islam, il est nécessaire d'examiner dans un esprit indépendant ce que l'Europe a pensé, et la mesure dans laquelle les conclusions qu'elle a atteintes peuvent nous aider à revoir et, si nécessaire, reconstruire la pensée théologique de l'islam.»⁽²²⁾

Khalil Gibran, qui croyait en une religion universelle, estime pour sa part que «Dieu a donné plusieurs portes à la vérité de manière à pouvoir accueillir chaque croyant qui y frappe.»

N. B.

Jeudi prochain : PENSÉE DE MALEK BENNABI : 4) «Vocation de l'islam».

13) En octobre 1963, Bennabi évoque au cours d'une discussion avec le D^r Khaldi et le D^r Okbi cette pensée par laquelle Machiavel a voulu léguer son œuvre aux générations futures et note dans ses Carnets en date du 13 : «Les générations musulmanes se succèdent mais ne s'héritent pas. L'esprit occidental se projette dans l'avenir en étant du présent et en gardant un regard sur le passé. Dans la société post-almohadienne, il n'y a pas de Machiavel soucieux de transmettre un message aux générations suivantes, et il n'y a pas d'homme soucieux de devenir, à son époque, le relais du message à transmettre aux époques futures.»

14) Nous n'avons pas pu déterminer qui était cette personne. La dédicace est ainsi rédigée : «A Madame Pia, la brave femme qui ne connut de ma personne que le nom et la religion, et qui m'offrit cependant toute la tendresse d'une mère dont je ne connus rien d'autre moi-même.»

15) Où l'on peut lire ceci : «Lors de la parution de l'édition française de mon livre *Les conditions de la renaissance* en Algérie voilà une quinzaine d'années, le colonialisme avait pressé sur une touche. Un mouvement hostile s'était aussitôt mis en branle à travers trois réactions. La première, l'Association des oulamas musulmans algériens, par le biais de deux articles de son organe où l'auteur décrit le livre comme une œuvre puisée dans son ensemble dans les articles parus dans un grand quotidien parisien... La deuxième réplique a été publiée dans le journal d'un parti nationaliste, à travers deux articles également. L'auteur fait semblant de présenter une critique honnête et impartiale du livre. Il y reproduit sa critique sous le titre accrocheur de “Faux pas et confusion”. Un titre fort insinuant comme on le voit. La troisième réaction est venue de l'organe central du Parti communiste en Algérie... Il a présenté l'œuvre comme «un livre qui mérite l'agrément du colonialisme». Il faut également ajouter l'attitude de la presse progressiste en général qui a passé totalement sous silence le sujet. «Un silence d'or pour le colonialisme».

S'agissant de l'Association des étudiants, il rappelle qu'«elle a publié un communiqué dénonçant l'ouvrage comme “nuisible” à la cause du peuple !» Bennabi a été amené à rapporter ces faits non pour se venger, mais pour montrer comment opère le colonialisme en matière de lutte idéologique : «Le combat ne s'est pas déroulé entre un écrivain qui lutte pour une cause et le colonialisme dont les intérêts se situent aux antipodes de cette lutte. Il se présente en apparence comme une lutte opposant l'écrivain aux mouvements nationalistes qui prétendent, paradoxalement, représenter aussi cette cause... Le colonialisme a dévié un combat qui l'oppose à un individu pour en faire un conflit entre cet individu et ses propres frères... En appuyant seulement sur une “touche” secrète, il a réussi à transformer la bataille en une opération psychologique à double objectif. D'un côté, il a jeté sur le livre paru toutes les lumières susceptibles de le déformer au sein de l'opinion publique et de l'entourer de soupçons qu'il n'est pas facile de dissiper dans un pays où règnent l'analphabétisme et la politique émotionnelle. De l'autre, on relève qu'il a créé ou qu'il a tenté de créer chez l'écrivain un complexe psychologique en essayant de l'isoler de sa cause... D'un côté, il a voulu isoler le combattant dans l'arène idéologique en provoquant l'aversion pour ses idées au sein de l'opinion publique de son pays par tous les moyens, de l'autre, il a cherché à le rebuter lui-même de la cause pour laquelle il milite en créant chez lui un sentiment de peine perdue, qu'il milite pour une cause qui ne rime à rien.»

16) C'est lui l'auteur de *Faux pas et confusion*.

17) Selon René Guénon (Abdel Wâhid Yahia), Zoroastre désignait chez les anciens Perses non un personnage mais une fonction prophétique. Il y aurait eu plusieurs Zoroastres ayant vécu à des époques différentes. Les Zoroastriens ont leur livre sacré, l'Avesta, et sont assimilés par l'islam aux Gens du Livre. Selon d'autres sources, il serait Abraham ou encore le Brahma. Un disciple de Guénon, Pierre Ponsoye, lui-même converti à l'islam,

écrit : «L'islam, ouvert par vocation surnaturelle à toutes les formes de révélation authentiques, prophétiques ou sapientiales, a joué un rôle spécial d'intégration à l'égard, non seulement du Mazdéisme et de l'Hermétisme kaldéo-égyptien, mais encore du courant pythagoricien et platonicien qui, contrairement à ce qui avait eu lieu en Europe, s'était maintenu dans le milieu arabo-persan avec une continuité qui lui avait permis de conserver vivants ses fondements ésotériques. Ainsi peut-on dire que, par sa capacité providentielle d'accueil et de synthèse de tous les modes de la Prophétie universelle, c'est l'islam qui pouvait entre tous discerner le nom du Graal écrit dans les étoiles car le Graal, dans sa signification macrocosmique la plus générale, représente le dépôt spirituel et doctrinal de la Tradition primordiale.» (Cf. *L'islam et le Graal, étude sur l'ésotérisme du Parzival de W. Von Eschenbach*, Ed. Denoël, Paris 1957). Toynbee note pour sa part qu'«il s'est peut-être trouvé quelques années au VI^e siècle av. J.-C. pendant lesquelles cinq prophètes (Zarathoustra, Isaïe le second, Bouddha, Confucius et Pythagore) furent simultanément en vie, et il est vraisemblable qu'aucun d'entre eux n'ait été au courant de l'existence d'aucun des autres...» (Cf. *La grande aventure de l'humanité*, Ed. Elsevier, Paris 1977).

Dans une note de ses Carnets datée du 22 octobre 1963, Bennabi écrit : Dans l'Inde, Brahma inspire à Manou le Livre des Lois. 2000 ans avant J.-C., le dieu Mardouk dicte ses Lois au premier législateur, Hammourabi. Ahura Mazda, sur une montagne, au milieu de la foudre et des éclairs, remet à Zoroastre le Livre de la Loi pour la Perse. Chez les Hébreux, Iahvé remet à Moïse les Tables du Décalogue. Une divinité confie au roi Minos les Lois de la Crète...»

18) Cf : *La naissance de la philosophie à l'époque de la tragédie grecque* op.cité.

19) *Le problème de la culture, Révaf* du 10 avril 1968.

20) F. Nietzsche : *L'Antéchrist*, Ed. UGE, Paris 1967.

21) *Ainsi parlait Zarathoustra*, Ed. LGF, Paris 1983.